

La Hontan: Dialogues avec un sauvage

III. — [DU BONHEUR.]

La Hontan. — Il me semble, mon cher ami, que tu ne viendrais pas de si bonne heure chez moi, si tu n'avais envie de discuter encore. Pour moi, je te déclare que je ne veux plus entrer en matière avec toi, puisque tu n'es pas capable de concevoir mes raisonnements ; tu es si fort prévenu en faveur de ta nation, si fort préoccupé de tes manières sauvages et si peu porté à examiner les nôtres comme il faut que je ne daignerais plus me tuer le corps et l'âme pour te faire connaître l'ignorance et la misère dans lesquelles on voit que les Hurons ont toujours vécu. Je suis ton ami, tu le sais ; ainsi je n'ai d'autre intérêt que celui de te montrer le bonheur des Français, afin que tu vives comme eux aussi bien que le reste de ta nation. Je t'ai dit vingt fois que tu t'attaches à considérer la vie de quelques méchants Français pour mesurer tous les autres à leur aune ; je t'ai fait voir qu'on les châtiât ; tu ne te paies pas de ces raisons-là, tu t'obstines par des réponses injurieuses à me dire que nous sommes rien moins que des hommes. Au bout du compte, je suis las d'entendre des pauvretés de la bouche d'un homme que tous les Français regardent comme un très habile personnage. Les gens de ta nation t'adorent tant par ton esprit que par ton expérience et ta valeur. Tu es chef de guerre et chef de conseil et, sans te flatter, je n'ai guère vu de gens au monde plus vifs et plus pénétrants que tu l'es. Ce qui fait que je te plains de tout mon cœur de ne vouloir pas te défaire de tes préjugés.

Adario. — Tu as tort, mon cher frère, en tout ce que tu dis, car je ne me suis formé aucune fausse idée de votre religion ni de vos lois. L'exemple de tous les Français en général m'engagera toute ma vie à considérer toutes leurs actions comme indignes de l'homme. Ainsi mes idées sont justes, mes préjugés sont bien fondés, je suis prêt à prouver ce que j'avance. Nous avons parlé de religion et de lois ; je ne t'ai répondu que le quart de ce que je pensais sur toutes les raisons que tu m'as alléguées. Tu blâmes notre manière de vivre, les Français en général nous prennent pour des bêtes, les Jésuites nous traitent d'impies, de fous, d'ignorants et de vagabonds, et nous vous regardons tous sur le même pied. Avec cette différence que nous nous contentons de vous plaindre sans vous dire des injures.

Ecoute, mon cher frère, je te parle sans passion : plus je réfléchis à la vie des Européens et moins je trouve de bonheur et de sagesse parmi eux. Il y a six ans que je ne sais que penser à leur état. Mais je ne trouve rien dans leurs actions qui ne soit au-dessous de l'homme et je regarde comme impossible que cela

puisse être autrement, à moins que vous ne veuillez vous réduire à vivre sans le *tien* et le *mien* comme nous faisons. Je dis donc que ce que vous appelez argent est le démon des démons, le tyran des Français, la source des maux, la perte des âmes et le sépulcre des vivants. Vouloir vivre dans les pays de l'argent, et conserver son âme, c'est vouloir se jeter au fond du lac pour conserver sa vie ; or ni l'un ni l'autre ne se peuvent. Cet argent est le père de la luxure, de l'impudicité, de l'artifice, de l'intrigue, du mensonge, de la trahison, de la mauvaise foi et généralement de tous les maux qui sont au monde. Le père vend ses enfants, les maris vendent leurs femmes, les femmes trahissent leurs maris, les frères se tuent, les amis se trahissent et tout pour l'argent. Dis-moi, je te prie, si nous avons tort après cela de ne vouloir point manier ni même voir ce maudit argent.

La Hontan. — Quoi ! sera-t-il possible que tu raisonnes toujours si sottement ? Au moins, écoute une fois de ta vie avec attention ce que j'ai envie de te dire. Ne vois-tu pas bien, mon ami, que les nations de l'Europe ne pourraient pas vivre sans l'or et l'argent ou quelque autre chose précieuse ? Déjà les gentilshommes, les prêtres, les marchands et mille autres sortes de gens qui n'ont pas la force de travailler la terre mourraient de faim. Comment nos rois seraient-ils rois ? Quels soldats auraient-ils ? Qui est celui qui voudrait travailler pour eux ni pour qui que ce soit ? Quel est celui qui se risquerait sur la mer ? Quel est celui qui fabriquerait des armes pour d'autres que pour soi ? Crois-moi, nous serions perdus, sans ressource, ce serait un chaos en Europe, une confusion la plus épouvantable qui se puisse imaginer.

Adario. — Vraiment, tu fais là de beaux contes quand tu parles des gentilshommes, des marchands et des prêtres ! Est-ce qu'on en verrait s'il n'y avait ni *tien* ni *mien* ? Vous seriez tous égaux comme les Hurons le sont entre eux. Ce ne serait que les trente premières années après le bannissement de l'intérêt qu'on verrait une étrange désolation, car ceux qui ne sont propres qu'à boire, manger, dormir et se divertir mourraient en langueur, mais leurs descendants vivraient comme nous.

Nous avons assez parlé des qualités qui doivent composer l'homme intérieurement, comme sont la sagesse, la raison, l'équité, etc., qui se trouvent chez les Hurons. Je t'ai fait voir que l'intérêt les détruit toutes chez vous, que cet obstacle ne permet pas à celui qui connaît cet intérêt d'être homme raisonnable. Mais voyons ce que l'homme doit être extérieurement. Premièrement, il doit savoir marcher, chasser, pêcher, tirer

un coup de flèche ou de fusil, savoir conduire un canot, savoir faire la guerre, connaître les bois, être infatigable, vivre de peu dans l'occasion, construire des cabanes et des canots, faire, en un mot, tout ce qu'un Huron fait. Voilà ce que j'appelle un homme. Car, dis-moi, je te prie, combien de millions de gens y a-t-il en Europe qui, s'ils étaient trente lieues dans les forêts, avec un fusil ou des flèches, ne pourraient ni chasser de quoi se nourrir ni même trouver le chemin d'en sortir. Tu vois que nous traversons cent lieues de bois sans nous égarer, que nous tuons les oiseaux et les animaux à coups de flèches, que nous prenons du poisson partout où il s'en trouve, que nous suivons les hommes et les bêtes fauves à la piste dans les prairies et les bois, l'été comme l'hiver, que nous vivons de racines quand nous sommes aux portes des Iroquois, que nous savons manier la hache et le couteau pour faire mille ouvrages nous-mêmes. Car, si nous faisons toutes ces choses, pourquoi ne les feriez-vous pas comme nous ? N'êtes-vous pas aussi grands, aussi forts et aussi robustes ? Vos artisans ne travaillent-ils pas à des ouvrages incomparablement plus difficiles et plus rudes que les nôtres ? Vous vivriez tous de cette manière-là, vous seriez tous aussi grands maîtres les uns que les autres. Votre richesse serait, comme la nôtre, d'acquérir de la gloire dans le métier de la guerre : plus on prendrait d'esclaves, moins on travaillerait ; en un mot, vous seriez aussi heureux que nous.

La Hontan. — Appelles-tu heureux d'être obligé de gîter sous une misérable cabane d'écorce, de dormir sur quatre mauvaises couvertures de castors, de ne manger que du rôti et du bouilli, d'être vêtu de peaux, d'aller à la chasse des castors dans la plus rude saison de l'année ; de faire trois cents lieues à pied dans des bois épais, abattus et inaccessibles, pour chercher les Iroquois ; aller dans de petits canots se risquer à périr chaque jour dans vos grands lacs quand vous voyagez ; coucher sur la dure à la belle étoile lorsque vous approchez des villages de vos ennemis ; être contraints le plus souvent de courir sans boire ni manger, nuit et jour, à toute jambe, l'un deçà, l'autre delà, quand ils vous poursuivent ; d'être réduits à la dernière des misères si par amitié et par commisération les coureurs de bois n'avaient la charité de vous porter des fusils, de la poudre, du plomb, du fil à faire les filets, des haches, des couteaux, des aiguilles, des alènes, des hameçons, des chaudières et plusieurs autres marchandises.

Mario. — Tout beau, n'allons pas si vite, le jour est long, nous pouvons parler à loisir, l'un après l'autre. Tu trouves, à ce que je vois, toutes ces choses bien dures. Il est vrai qu'elles le seraient extrêmement pour ces Français qui ne vivent, comme les bêtes, que pour

boire et manger, qui n'ont été élevés que dans la mollesse. Mais dis-moi, je t'en conjure, quelle différence il y a de coucher sous une bonne cabane ou sous un palais ; de dormir sur des peaux de castors ou sur des matelas entre deux draps ; de manger du rôti et du bouilli ou de sales pâtés et ragoûts, apprêtés par des marmitons crasseux. En sommes-nous plus malades ou plus incommodés que les Français qui ont ces palais, ces lits et ces cuisiniers ? Eh ! combien y en a-t-il parmi vous qui couchent sur la paille, sous des toits ou des greniers que la pluie traverse de toutes parts et qui ont de la peine à trouver du pain et de l'eau. J'ai été en France, j'en parle pour l'avoir vu. Tu critiques nos habits de peaux sans raison, car ils sont plus chauds et résistent mieux à la pluie que vos draps, outre qu'ils ne sont pas si ridiculement faits que les vôtres, auxquels on emploie, soit aux poches, ou aux côtés, autant d'étoffes qu'au corps de l'habit. Revenons à la chasse du castor durant l'hiver, que tu regardes comme une chose affreuse, pendant que nous y trouvons toute sorte de plaisirs et les commodités d'avoir toutes sortes de marchandises pour leurs peaux. Déjà nos esclaves ont la plus grande peine (si tant qu'il y en ait) ; tu sais que la chasse est le plus agréable divertissement que nous ayons : celle de ces animaux étant tout à fait plaisante, nous l'estimons aussi plus que tout autre. Nous faisons, dis-tu, une guerre pénible ; j'avoue que les Français y périraient, parce qu'ils ne sont pas accoutumés à faire de si grands voyages à pied, mais ces marches ne nous fatiguent nullement. Il serait à souhaiter pour le bien du Canada que vous eussiez nos talents : les Iroquois ne vous égorgeraient pas comme ils font tous les jours, au milieu de vos habitations. Tu trouves aussi que le risque de nos petits canots dans nos voyages est une suite de nos misères : il est vrai que nous ne pouvons pas quelquefois nous dispenser d'aller en canot, puisque nous n'avons pas l'industrie de bâtir des vaisseaux ; mais ces grands vaisseaux que vous faites ne périssent pas moins que nos canots. Tu nous reproches encore que nous couchons sur la dure à la belle étoile quand nous sommes au pied des villages des Iroquois ; j'en conviens, mais aussi je sais bien que les soldats en France ne sont pas si commodément que les tiens ici et qu'ils sont bien contraints de se gîter dans les marais et dans les fossés à la pluie et au vent. Nous nous enfuyons, ajoutes-tu, à toute jambe ; il n'y a rien de si naturel, quand le nombre des ennemis est triple, que de s'enfuir ; à la vérité, la fatigue de courir nuit et jour, sans manger, est terrible, mais il vaut mieux prendre ce parti que d'être esclave. Je crois que ces extrémités seraient horribles pour des Européens, mais elles ne sont quasi rien à notre égard.

Tu finis en concluant que les Français nous tirent de la misère par la pitié qu'ils ont de nous. Et comment faisaient nos pères, il y a cent ans ? en vivaient-ils moins sans leurs marchandises ? Au lieu de fusils, de poudre et de plomb, ils se servaient de l'arc et des flèches comme nous faisons encore. Ils faisaient des rets avec du fil d'écorce d'arbre, ils se servaient de haches de pierre, ils faisaient des couteaux, des aiguilles,, des alènes, etc., avec des os de cerf ou d'élan ; au lieu de chaudière, on prenait des pots de terre. Si nos pères se sont passés de toutes ces marchandises tant de siècles, je crois que nous pourrions bien nous en passer plus facilement que les Français ne se passeraient de nos castors, en échange desquels, par bonne amitié, ils nous donnent des fusils qui estropient, en crevant, plusieurs guerriers, des haches qui cassent en taillant un arbrisseau, des couteaux qui s'émoussent en coupant une citrouille, du fil à moitié pourri et de si méchante qualité que nos filets sont plus tôt usés qu'achevés, des chaudières si minces que la seule pesanteur de l'eau en fait sauter le fond. Voilà, mon frère, ce que j'ai à te répondre sur les misères des Hurons.

La Hontan. — Eh bien, tu veux donc que je crois les Hurons insensibles à leurs peines et à leurs travaux et qu'ayant été élevés dans la pauvreté et les souffrances ils les envisagent d'un autre œil que nous ? Cela est bon pour ceux qui ne sont jamais sortis de leur pays, qui ne connaissent point de meilleure vie que la leur et qui, n'ayant jamais été dans nos villes, s'imaginent que nous vivons comme eux ; mais pour toi qui a été en France, à Québec et dans la Nouvelle-Angleterre, il me semble que ton goût et ton discernement sont bien sauvages pour ne pas trouver l'état des Européens préférable à celui des Hurons. Y a-t-il de vie plus agréable et plus délicieuse au monde que celle d'un nombre infini de gens riches à qui rien ne manque ? Ils ont de beaux carrosses, de belles maisons ornées de tapisseries et de tableaux magnifiques, de beaux jardins où se cueillent toutes sortes de fruits, des parcs où se trouvent toutes sortes d'animaux, des chevaux et des chiens pour chasser, de l'argent pour faire grosse chère, pour aller aux comédies et aux jeux, pour marier richement leurs enfants ; ces gens sont adorés de leurs dépendants. N'as-tu pas vu nos princes, nos ducs, nos maréchaux de France, nos prélats et un million de gens de toutes sortes d'états qui vivent comme des rois, à qui rien ne manque et qui ne se souviennent d'avoir vécu que quand il faut mourir ?

Adario. — Si je n'étais pas si informé que je le suis de tout ce qui se passe en France et que mon voyage à Paris ne m'eût pas donné tant de connaissances et

de lumières, je pourrais me laisser aveugler par ces apparences extérieures de félicité que tu me représentes ; mais ce prince, ce duc, ce maréchal, et ce prélat, qui sont les premiers que tu me cites, ne sont rien moins qu'heureux à l'égard des Hurons, qui ne connaissent d'autre félicité que la tranquillité d'âme et la liberté. Or ces grands seigneurs se haïssent intérieurement les uns les autres, ils perdent le sommeil, le boire et le manger pour faire leur cour au roi, pour faire des pièces à leurs ennemis ; ils se font des violences si fort contre nature pour feindre, déguiser et souffrir, que la douleur que l'âme en ressent surpasse l'imagination. N'est-ce rien, à ton avis, mon cher frère, que d'avoir cinquante serpents dans le cœur ? Ne vaudrait-il pas mieux jeter carrosses, dorures, palais dans la rivière que d'endurer toute sa vie tant de martyres ? Sur ce pied-là, j'aimerais mieux, si j'étais à leur place, être Huron avec le corps nu et l'âme tranquille. Le corps est le logement de l'âme : qu'importé que ce corps soit doré, étendu dans un carrosse, assis à une table, si cette âme le tourmente, l'afflige et le désole ? Ces grands seigneurs, dis-je, sont exposés à la disgrâce du roi, à la médisance de mille sortes de personnes, à la perte de leurs charges, au mépris de leurs semblables ; en un mot, leur vie molle est traversée par l'ambition, l'orgueil, la présomption et l'envie. Ils sont esclaves de leurs passions et de leur roi, qui est l'unique Français heureux, par rapport à cette adorable liberté dont il jouit tout seul. Tu vois que nous sommes un millier d'hommes dans notre village, que nous nous aimons comme frères ; que ce qui est à l'un est au service de l'autre ; que les chefs de guerre, de nation et de conseil n'ont pas plus de pouvoir que les autres Hurons ; qu'on n'a jamais vu de querelles ni de médisance parmi nous ; qu'enfin chacun est maître de soi-même et fait tout ce qu'il veut sans rendre compte à personne et sans qu'on y trouve à redire. Voilà, mon frère, la différence qu'il y a de nous à ces princes, à ces ducs, etc., laissant à part tous ceux qui, étant au-dessous d'eux, doivent, par conséquent, avoir plus de peines, de chagrin et d'embarras.

La Hontan. — Il faut que tu croies, mon cher ami, que comme les Hurons sont élevés dans la fatigue et dans la misère, ces grands seigneurs le sont de même dans le trouble, dans l'ambition et ils ne vivraient pas sans cela ; et comme le bonheur ne consiste que dans l'imagination, ils se nourrissent de vanité. Chacun d'eux s'estime dans le cœur autant que le roi. La tranquillité d'âme des Hurons n'a jamais voulu passer en France, de peur qu'on ne l'enfermât aux Petites Maisons. Etre tranquille, en France, c'est être fou, c'est être insensible, indolent. Il faut toujours avoir quel-

que chose à souhaiter pour être heureux ; un homme qui saurait se borner serait Huron. Or, personne ne le veut être : la vie serait ennuyeuse si l'esprit ne nous portait à désirer à tout moment quelque chose de plus que ce que nous possédons, et c'est ce qui fait le bonheur de la vie, pourvu que ce soit par des voies légitimes.

Adario. — Quoi ! n'est-ce pas plutôt mourir en vivant que de tourmenter son esprit à toute heure pour acquérir des biens ou des honneurs, qui nous dégoûtent dès que nous en jouissons ? d'affaiblir son corps et d'exposer sa vie pour former des entreprises qui échouent le plus souvent ? Et puis tu viendras me dire que ces grands seigneurs sont élevés dans l'ambition et le trouble comme nous dans le travail et la fatigue. Belle comparaison pour un homme qui sait lire et écrire ! Dis-moi, je te prie, ne faut-il pas, pour se bien porter, que le corps travaille et que l'esprit se repose ? au contraire, pour détruire sa santé, que le corps se repose et que l'esprit agisse ? Qu'avons-nous au monde de plus cher que la vie ? Pourquoi n'en pas profiter ? Les Français détruisent leur santé par mille causes différentes, et nous conservons la nôtre jusqu'à ce que nos corps soient usés, parce que nos âmes, exemptes de passions, ne peuvent altérer ni troubler nos corps. Mais enfin les Français hâtent le moment de leur mort par des voies légitimes : voilà ta conclusion ; elle est belle, assurément, et digne de remarque ! Crois-moi, mon cher frère, songe à te faire Huron pour vivre longtemps. Tu boiras, tu mangeras, tu dormiras et tu chasseras en repos ; tu seras délivré des passions qui tyrannisent les Français ; tu n'auras que faire d'or ni d'argent pour être heureux ; tu ne craindras ni voleurs ni assassins ni faux témoins ; et si tu veux devenir le roi de tout le monde, tu n'auras qu'à t'imaginer de l'être et tu le seras.

La Hontan. — Ecoute, il faudrait pour cela que j'eusse commis en France de si grands crimes qu'il ne me fût permis d'y revenir que pour y être brûlé, car, après tout, je ne vois point de métamorphose plus extravagante à un Français que celle de Huron. Est-ce que je pourrais résister aux fatigues dont nous avons parlé ? Aurais-je la patience d'entendre les sots raisonnements de vos vieillards et de vos jeunes gens, comme vous faites, sans les contredire ? Pourrais-je vivre de bouillons, de pain, de blé d'Inde, de rôti et bouilli sans poivre ni sel ? Pourrais-je me colorer le visage de vingt sortes de couleurs comme un fou ? Ne boire que de l'eau d'érable ? Aller tout nu durant l'été, me servir de vaisselle de bois ? M'accommoderais-je de vos repas continuels où trois ou quatre cents personnes se trou-

vent pour y danser deux heures devant et après ? Vivrais-je avec des gens sans civilité qui, pour tout compliment, ne savent qu'un *je t'honore* ? Non, mon cher Adario, il est impossible qu'un Français puisse être Huron, au lieu que le Huron se peut aisément faire Français.

Adario. — A ce compte-là, tu préfères l'esclavage à la liberté ; je n'en suis pas surpris après toutes les choses que tu m'a soutenues. Mais si, par hasard, tu rentrais en toi-même et que tu ne fusses pas si prévenu en faveur des mœurs et des manières des Français, je ne vois pas que les difficultés dont tu viens de faire mention fussent capables de t'empêcher de vivre comme nous. Quelle peine trouves-tu d'approuver les contes des vieilles gens comme des jeunes ? N'as-tu pas la même contrainte quand les Jésuites et les gens qui sont au-dessus de toi disent des extravagances ? Pourquoi ne vivrais-tu pas de bouillons de toutes sortes de bonnes viandes ? Le perdrix, poulets d'Inde, lièvres, canards, chevreuils ne sont-ils pas bons, rôtis et bouillis ? A quoi servent le poivre, le sel et mille autres épiceries si ce n'est à ruiner la santé ? Au bout de quinze jours, tu ne songerais plus à ces drogues. Quel mal te feraient les couleurs sur le visage ? Tu te mets bien de la poudre et de l'essence aux cheveux et même sur les habits ? N'ai-je pas vu des Français qui portent des moustaches, comme les chats, toutes couvertes de cire ? Pour la boisson d'eau d'érable, elle est douce, salubre, de bon goût et fortifie la poitrine ; je t'en ai vu boire plus de quatre fois. Au lieu que le vin et l'eau-de-vie détruisent la chaleur naturelle, affaiblissent l'estomac, brûlent le sang, enivrent et causent mille désordres. Quelle peine aurais-tu d'aller nu pendant qu'il fait chaud ? Au moins tu vois que nous ne le sommes pas tant que nous n'ayons le devant et le derrière couverts. Il vaut bien mieux aller nu que de suer continuellement sous le fardeau de tant de vêtements les uns sur les autres. Quel embarras trouves-tu encore de manger, chanter et danser en bonne compagnie ? Cela ne vaut-il pas mieux que d'être seul à table ou avec des gens qu'on n'a jamais ni vus ni connus ? Il ne resterait donc plus qu'à vivre sans compliments avec des gens incivils. C'est une peine qui te paraît assez grande, qui cependant ne l'est point. Dis-moi, la civilité ne se réduit-elle pas à la bienséance et à l'affabilité ? Qu'est-ce que la bienséance ? N'est-ce pas une gêne perpétuelle et une affectation fatigante dans ses paroles, dans ses habits et dans sa contenance ? Pourquoi donc aimer ce qui embarrasse ? Qu'est-ce que l'affabilité ? N'est-ce pas assumer les gens de notre bonne volonté à leur rendre service par des caresses et d'autres signes extérieurs, comme quand vous dites à tout moment. *Monsieur, je*

*suis votre serviteur, vous pouvez disposer de moi ? A quoi toutes ces paroles aboutissent-elles ? Pourquoi mentir à tout propos et dire le contraire de ce qu'on pense ? Ne te semble-t-il pas mieux de parler comme ceci : Te voilà donc, sois le bienvenu, car je t'honore ? N'est-ce pas une grimace effroyable que de plier dix fois son corps, baisser la main jusqu'à terre, de dire à tous moments *Je vous demande pardon* à vos princes, à vos ducs et autres dont nous venons de parler ? Sache, mon frère, que ces seules soumissions me dégoûteraient entièrement de vivre à l'européenne, et puis tu me viendras dire qu'un Huron se ferait aisément Français ! Il trouverait bien d'autres difficultés que celles que tu viens de dire.*

Car supposons que dès demain je me fisse Français, il faudrait commencer par être chrétien, c'est un point dont nous parlâmes assez il y a trois jours. Il faudrait me faire faire la barbe tous les trois jours, car, apparemment, dès que je serais Français, je deviendrais velu et barbu comme une bête ; cette seule incommodité me paraît rude. N'est-il pas plus avantageux de n'avoir jamais de barbe ni de poil au corps ? As-tu vu jamais de sauvage qui en ait eu ? Pourrais-je m'accoutumer à passer deux heures à m'habiller, à m'accommoder, à mettre un habit bleu, des bas rouges, un chapeau noir, un plumet blanc et des rubans verts ? Je me regarder moi-même comme un fou. Et comment pourrais-je chanter dans les rues, danser devant les miroirs, jeter ma perruque tantôt devant, tantôt derrière ? Et comment me réduirais-je à faire des révérences et des prosternations à de superbes fous, en qui je ne connaîtrais d'autre mérite que celui de leur naissance et de leur fortune ? Comment verrais-je languir les nécessaires sans leur donner tout ce qui est à moi ? Comment porterais-je l'épée sans exterminer un tas de scélérats qui jettent aux galères mille pauvres étrangers, les Algériens, Salteins, Tripolins, Turcs qu'on prend sur leurs côtes et qu'on vient vendre à Marseille pour les galères, qui, n'ayant jamais fait de mal à personne, sont enlevés impitoyablement de leur pays natal pour maudire, mille fois le jour, dans les chaînes, père et mère, vie, naissance, l'univers et le grand Esprit. Ainsi languissent les Iroquois qu'on y envoya il y a deux ans'. Me serait-il possible de faire ni dire du mal de mes amis, de caresser mes ennemis, de m'enivrer par compagnie, de mépriser et bafouer les malheureux, d'honorer les méchants et de traiter avec eux ; de me réjouir du mal d'autrui, de louer un homme de sa méchanceté, d'imiter les envieux, les traîtres, les flatteurs, les inconsistants, les menteurs, les orgueilleux, les avarés, les intéressés, les rapporteurs et les gens à double intention ? Aurais-je l'indiscrétion de me vanter de ce que j'aurais fait et de ce que je n'aurais pas fait ? Aurais-je la

bassesse de ramper comme une couleuvre aux pieds
d'un seigneur, qui se fait nier par ses valets ? Et com-
ment pourrais-je ne pas me rebuter de ses refus ? Non,
mon cher frère, je ne saurais être Français; j'aime
bien mieux être ce que je suis que de passer ma vie
dans ces chaînes. Est-il possible que notre liberté ne t'enchan-
te pas !
Peut-on vivre d'une manière plus aisée que la nôtre ?
Quand tu viens pour me voir dans ma cabane, ma
femme et mes filles ne te laissent-elles pas seul avec
moi pour ne pas interrompre nos conversations ? De
même, quand tu viens voir ma femme ou mes filles,
ne te laisse-t-on pas seul avec celle des deux que tu
viens visiter ? N'es-tu pas le maître, en quelque cabane
du village où tu puisses aller, de demander à manger
de tout ce que tu sais y avoir de meilleur ? Y a-t-il des
Hurons qui aient jamais refusé à quelque autre sa
chasse ou sa pêche, ou toute ou en partie ? Ne cotisons-
nous pas entre toute la nation les castors de nos chas-
ses pour suppléer à ceux qui n'en ont pu prendre suffi-
samment pour acheter les marchandises dont ils ont
besoin ? N'en usons-nous pas de même de nos blés
d'Inde envers ceux dont les champs n'ont su rapporter
des moissons suffisantes pour la nourriture de leurs
familles ? Si quelqu'un d'entre nous veut faire un canot
ou une nouvelle cabane, chacun n'envoie-t-il pas ses
esclaves pour y travailler sans en être prié ? Cette vie-là
est bien différente de celle des Européens, qui feraient
un procès pour un bœuf ou pour un cheval à leurs plus
proches parents. Si un fils demande à son père ou le
père à son fils de l'argent, il dit qu'il n'en a point ;
si deux Français qui se connaissent depuis vingt ans,
qui boivent et qui mangent tous les jours ensemble,
s'en demandent aussi l'un à l'autre, ils disent qu'ils
n'en ont point. Si de pauvres misérables, qui vont tous
nus, décharnés dans les rues, mourant de faim et de
misère, mendient une obole à des riches, ils leur répon-
dent qu'ils n'en ont point. Après cela, comment avez-
vous la présomption de prétendre avoir un libre accès
dans le pays du grand Esprit ? Y a-t-il un seul homme
au monde qui ne connaisse que le mal est contre nature
et qu'il n'a pas été créé pour le faire ? Quelle espérance
peut avoir un chrétien à sa mort, qui n'a jamais fait
de bien en sa vie ? Il faudrait qu'il crût que l'âme
meurt avec le corps. Mais je ne crois pas qu'il se
trouve des gens de cette opinion. Or, si elle est immor-
telle, comme vous le croyez et que vous ne vous trom-
piez pas dans l'opinion que vous avez de l'enfer et des
péchés qui conduisent ceux qui les commettent en ce
pays-là, vos âmes ne se chaufferont pas mal.

La Bonîan. — Ecoute, Adarîo, je crois qu'il est inutile
que nous raisonnions davantage : je vois que tes raisons

n'ont rien de solide. Je t'ai dit cent fois que l'exemple de quelques méchantes gens ne concluait rien. Tu t'imagines qu'il n'y a point d'Européen qui n'ait quelque vice particulier caché ou connu; j'aurais beau te prêcher le contraire d'ici à demain, ce serait en vain, car tu ne mets aucune différence de l'homme d'honneur au scélérat. J'aurais beau te parler dix ans de suite, tu ne démordrais jamais de la mauvaise opinion que tu t'es formée et des faux préjugés touchant notre religion, nos lois et nos manières. Je voudrais qu'il m'eût coûté cent castors que tu susses aussi bien lire et écrire qu'un Français, je suis persuadé que tu n'insisterais plus à mépriser si vilainement l'heureuse condition des Européens. Nous avons vu en France des Chinois et des Siamois qui sont des gens du bout du monde, qui sont en toutes choses plus opposés à nos manières que les Hurons et qui cependant ne se pouvaient lasser d'admirer notre manière de vivre. Pour moi, je t'avoue que je ne conçois rien à ton obstination.

Adario. — Tous ces gens-là ont l'esprit aussi mal tourné que le corps. J'ai vu certains ambassadeurs de ces nations dont tu parles. Les Jésuites de Paris me racontèrent quelque histoire de leur pays. Ils ont le *tien* et le *mien* entre eux, comme les Français ; ils connaissent l'argent aussi bien que les Français ; et, comme ils sont plus brutaux et plus intéressés que les Français, il ne faut pas trouver étrange qu'ils aient approuvé les manières des gens qui, les traitant avec toute sorte d'amitié, leur faisaient encore des présents à l'envi les uns des autres. Ce n'est pas sur ces gens-là que les Hurons se régleront.

Tu ne dois pas t'offenser de tout ce que je t'ai prouvé : je ne méprise point les Européens en leur présence, je me contente de les plaindre. Tu as raison de dire que je ne fais point de différence de ce que nous appelons homme d'honneur à un brigand. J'ai bien peu d'esprit mais il y a assez de temps que je traite avec des Français pour savoir ce qu'ils entendent par ce mot d'homme d'honneur. Ce n'est pas pour le moins un Huron, car un Huron ne connaît point l'argent et sans argent on n'est pas homme d'honneur parmi vous. Il ne me serait pas difficile de faire un homme d'honneur de mon esclave : je n'ai qu'à le mener à Paris et lui fournir cent paquets de castors pour la dépense d'un carrosse et de dix ou douze valets ; il n'aura pas plutôt un habit doré avec tout ce train qu'un chacun le saluera, qu'on l'introduira dans les meilleures tables et dans les plus célèbres compagnies. Il n'aura qu'à donner des repas aux gentilshommes, des présents aux dames, il passera partout pour un homme d'esprit, de mérite et de capacité ; on dira que c'est le roi des

Hurons, on publiera partout que son pays est couvert de mines d'or, que c'est le plus puissant prince de l'Amérique ; qu'il est savant, qu'il dit les plus agréables choses du monde en conversation ; qu'il est redouté de tous ses voisins ; enfin, ce sera un homme d'honneur tel que la plupart des laquais le deviennent en France, après qu'ils ont su trouver le moyen d'attraper assez de richesse pour paraître en ce pompeux équipage par mille voies infâmes et détestables¹. Ah mon cher frère, si je savais lire, je découvrirais de belles choses que je ne sais pas et tu n'en serais pas quitte pour les défauts que j'ai remarqués parmi les Européens ; j'en apprendrais bien d'autres, en gros et en détail ; alors je crois qu'il n'y a point d'état ou de vocation sur lesquels je ne trouve bien à mordre.

Je crois qu'il vaudrait bien mieux pour les Français qu'ils ne sussent ni lire ni écrire ; je vois tous les jours mille disputes ici entre les coureurs de bois pour les écrits, lesquels n'apportent que des chicanes et des procès. Il ne faut qu'un morceau de papier pour ruiner une famille ; avec une lettre, la femme trahit son mari et trouve le moyen de faire ce qu'elle veut ; la mère vend sa fille, les faussaires trompent qui ils veulent. On écrit tous les jours dans des livres des menteries et des impertinences horribles, et puis, tu voudrais que je susse lire et écrire comme les Français ? Non, mon frère, j'aime mieux vivre sans le savoir que de lire et d'écrire des choses que les Hurons ont en horreur. Nous avons assez de nos hiéroglyphes² pour ce qui regarde la chasse et la guerre : tu sais bien que les caractères que nous faisons autour d'un arbre pelé, en certains passages, comprennent tout le succès d'une chasse ou d'un parti de guerre, que tous ceux qui voient ces marques les entendent. Que faut-il davantage ? La communauté de biens des Hurons n'a que faire d'écriture³, il n'y a ni poste ni chevaux dans nos forêts pour envoyer des courriers à Québec, nous faisons la paix et la guerre sans écrits, seulement par des ambassadeurs qui portent la parole de la nation. Nos limites sont réglées aussi sans écrits.

A l'égard des sciences que vous connaissez, elles nous seraient inutiles. Car pour la géographie, nous ne voulons pas nous embarrasser l'esprit en lisant des livres de voyages qui se contredisent tous et nous ne sommes pas gens à quitter notre pays dont nous connaissons, comme tu sais, jusqu'au moindre petit ruisseau jusqu'à quatre cents lieues à la ronde. L'astronomie ne nous est pas plus avantageuse, car nous comptons les années par lunes et nous disons : *j'ai tant d'hivers* pour dire tant d'années. La navigation encore moins, car nous n'avons point de vaisseaux. Les fortifications non plus : un fort de simples palissades nous garantit des flèches et des surprises de nos ennemis, à qui

l'artillerie est inconnue. En un mot, vivant comme nous vivons, l'écriture ne nous servirait de rien.

Ce que je trouve de beau, c'est l'arithmétique. Il faut que je t'avoue que cette science me plaît infiniment, quoique pourtant ceux qui la savent ne laissent pas de faire de grandes tromperies ; aussi je n'aime de toutes les vocations des Français que le commerce, car je le regarde comme la plus légitime et qui nous est la plus nécessaire. Les marchands nous font plaisir ; quelques-uns nous portent quelquefois de bonnes marchandises, il y en a tant de bons et d'équitables qui se contentent de faire un petit gain. Ils risquent beaucoup, ils avancent, ils prêtent, ils attendent ; enfin, je connais bien des négociants qui ont l'âme juste et raisonnable et à qui notre nation est très redevable ; d'autres pareillement qui n'ont pour but que de gagner excessivement sur des marchandises de belle apparence et de peu de rapport comme sur les haches, les chaudières, la poudre, les fusils, etc., que nous n'avons pas le talent de connaître. Cela te fait voir qu'en tous les états des Européens, il y a quelque chose à redire : il est très constant que si le marchand n'a pas le cœur droit et s'il n'a pas assez de vertu pour résister aux tentations diverses auxquelles le négoce l'expose, il viole à tout moment les lois de la justice, de l'équité, de la charité, de la sincérité et de la bonne foi. Ceux-là sont méchants quand ils nous donnent de mauvaises marchandises en échange de nos castors, qui sont des peaux où les aveugles mêmes ne sauraient se tromper en les maniant.

C'est assez, mon cher frère, je me retire au village, où je t'attendrai demain après-midi.